

J'allais le voir tous les week-ends.

Une visite devenue un rituel, presque une routine. Jusqu'au jour où je sentis l'urgence de laisser mes rancœurs et mes conflits pour l'écouter vraiment.

Parce qu'il ne peut en être autrement, mes racines toujours rejetées me sont revenues en pleine figure comme un crachat que le vent détourne.

J'ai alors entendu mon père, comme je ne l'avais jamais pu.

J'ai retranscrit dans ce carnet nos échanges alors qu'il déclinait peu à peu.

La douleur qu'il me transmettait par ses évocations, l'histoire de son lien intime et millénaire avec l'Égypte, le récit de son exil comme une déchirure définitive ont été nos compagnons de route vers la fin, vers sa fin.

Il m'a été indispensable d'ouvrir ce carnet à ma vie professionnelle, comme une respiration pour déjouer

la rudesse de certains soirs. Et pour ne pas m'enfermer dans un dialogue avec le remords et la mort, j'ai entamé, dans le même temps, l'écriture d'une nouvelle pour explorer d'autres domaines que ceux de la mémoire paternelle.

C'est ainsi que ce carnet est devenu composite, comme échappé du huis clos funeste. Il me ressemble, il nous ressemble. Prenant au zapping la frénésie de nouveauté, d'instabilité et d'impatience. Voilà désormais la règle, la norme et le désespoir des nostalgiques de la lenteur : vivre, c'est zapper.

Dans les pays du soleil, le départ s'apparente à la mort.

À une mort lente.

À une mort sûre.

La terre, la lumière, la vie dehors sont la sève de chaque homme et de chaque femme. Elles les relèvent pour en faire des porteurs d'horizons dont le clair du ciel est l'alphabet et la raison de toute chose.

Chez lui, voilà la terre, la lumière, l'aviron sur le Nil, les épices et les petits citrons, et puis les rires des rues mélangés à toutes les langues qui se heurtent.

Mon père devait être un être plein d'un amour de vivre.

1

Samedi.

Une tour, devant la Seine, Paris. 14^e étage.

Je me suis assis en face de lui, comme d'habitude.

Sa tête tombe un peu plus qu'hier. Son dos se voûte plus encore, attiré par l'endormissement tant attendu.

Je vois de moins en moins cette lassitude qui le tenaillait. L'absence s'installe dans son regard, un voile gris masque aujourd'hui ses révoltes et sa tristesse.

Je sais désormais que mon père va bientôt mourir.

Je ne sais pas quand. Dans les jours qui viennent sans doute. C'est un curieux sentiment que de comprendre que sa voix va vraiment s'éteindre. Je l'ai souvent imaginé. Son âge et son envie de partir nous avaient habitués à ce dénouement. Mais l'instant restait abstrait. Mourir c'est se taire. Mourir c'est ne plus lui rendre visite, ne plus prendre l'ascenseur, ne plus frapper à sa porte avec force pour atteindre son ouïe défaillante, ne plus l'entendre reprocher au destin cette fin de vie sans

panache comme si une main invisible et déterminée baissait peu à peu le son de son existence jusqu'à l'arrêt complet.

C'est mon père et la peine monte.

C'est mon père et la colère est toujours là.

Colère apaisée par l'âge et toujours là, sans voix, comme une occasion à jamais manquée de lui dire son absence chronique de chaleur.

Tant d'images, tant de moments d'absences remontent. Je sais qu'il ne sait pas. Ses yeux sont ailleurs. Derrière des lunettes cerclées d'or qu'il porte constamment sans vraiment en avoir besoin sinon pour lire. Un masque peut-être.

Il a toujours vécu à contretemps : laissant faire quand il fallait agir et usant d'une colère venue de loin quand le temps devait être à l'accalmie. Et puis, ce soir, à ma colère issue d'une adolescence mal fagotée avec ses manques en pagaille, succède avec surprise une compassion pour sa souffrance. Il me vient pourtant à l'esprit que l'histoire ne laisse jamais impunis ceux qui se sont affranchis de l'attention, de ces petites attentions quotidiennes qui ne servent à rien en apparence, de ces petits gestes qui n'emportent aucun message universel, de cette présence en pointillé qui comble, peu à peu, les vides laissés par une conception du rôle du père distante et sévère. L'histoire l'a finalement rattrapé. La solitude est sa souffrance.

Oui, je ressens une subite compassion pour sa souffrance. Celle de l'âge bien sûr mais aussi celle de la perte. De la perte de ma mère, sa femme, dont il ne

se remet toujours pas. Je sais qu'il va m'en reparler, comme une obsession, une chimère qui plane au-dessus de lui et qui le prend dès qu'il se laisse aller à un sourire, une légèreté ou un projet.

Il vit aujourd'hui dans un appartement qui frôle les nuages du front de Seine de Paris. Quatorzième étage d'une tour entourée de baies vitrées. Je suis face à lui. Il ne dit rien. Son regard est baissé. Je n'ai jamais su quoi dire face à la détresse. Lui non plus. Il m'a transmis ce blocage de toutes les fonctions émotives lorsque le malheur surgit. Il se réfugiait dans le silence.

Il fut éduqué ainsi, dans le respect d'une tradition dure, en Égypte, transmise par des parents que je n'ai jamais connus et dont il ne m'a jamais parlé. Aucune allusion. Jamais de référence. Pas un mot évocateur. Mes grands-parents n'ont donc jamais existé puisqu'ils n'ont jamais été nommés.

Le spectacle de la souffrance, disait-il, est la traduction de la faiblesse ultime.

Aujourd'hui, pourtant, il parle.

Il parle de son désarroi depuis la mort de ma mère. Et il lance, chaque jour, à un ciel qu'il croit encore bienveillant, son incompréhension devant l'injustice de la maladie et de la mort : « Qu'a-t-elle fait de si mal pour avoir été ainsi frappée ? Elle a toujours donné son temps et ses occupations pour les autres. Qu'a-t-elle fait de mal pour être ainsi punie ? »

Le ciel ne répond pas. Le soir tombe. Il demeure avec l'idée que la mort est forcément une malédiction. Je lui souffle que le ciel est vide. Il n'entend pas. Je n'ai

aucune autre réponse. Je suis vide aussi. Il ne m'a jamais enseigné les mots qui soulagent. Je le vois digne. Il a toujours été droit.

J'ai appris, peu à peu, les déchirements qui ont construit ma famille, ici en France. Ils n'y sont pas nés, ils s'y sont réfugiés. En fuite d'Égypte. L'histoire est lourde. Et la sienne plus encore. Elle a plombé mon enfance par son omniprésence, par ce désespoir latent et définitif qui ombrageait tout ce que la vie, leur nouvelle vie, pouvait offrir de bonheur.

C'est aujourd'hui, alors que son visage est creusé, que ses cheveux ont blanchi, que ses mains sont tachetées, son corps amaigri et voûté et que ses yeux s'obscurcissent, ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai envie d'entendre son histoire. Bien sûr, elle ne m'est pas inconnue.

Il m'a toujours parlé de ce passé qui n'est pas le mien. Je l'écoutais sans aucune implication. Il y avait toujours cette distance provoquée par une colère intérieure, qui ne donnait pas son nom, et qui me laissait étranger à ce conte.

Ce soir, je sais que dans les semaines qui viennent, sa voix et son histoire vont s'estomper peu à peu pour finalement s'éteindre. Cette litanie qui fait partie de mon quotidien va s'interrompre, et je ressens, à l'approche de cette noyade, une envie d'oxygène.

À l'heure approchante de sa mort se forme l'idée que mes racines doivent être dites une dernière fois, et cette

fois-ci, entendues, comprises et acceptées. Remonter vite le cours de cette histoire pour la faire mienne.

Autour de lui, dans cet appartement qui plonge dans la pénombre, je remarque une fois encore les tableaux peints par ma mère, comme une présence constante et figée sur leur époque. La mer, souvent agitée, le ciel bleu dense, la lumière sur les fleurs, l'insouciance d'un paysage et puis le sable.

Au sol, des tapis, les tapis persans qui recouvraient leur appartement cairote d'abord, puis celui dont le balcon donnait sur le canal de Suez. L'endroit de leur bonheur.

Il n'y a plus de bruit.

L'intense activité de leur vie passée s'est tue.

Il est assis, dos à la baie vitrée, dans un fauteuil bleu de France, le même depuis quinze ans, face à ses bibliothèques où les essais et les romans sur l'Égypte ancienne, l'histoire des coptes et les événements de Suez sont parfaitement alignés, en taille décroissante.

Il me parle de nouveau.

Il aime être nostalgique. Je crois que cette nostalgie lui a tenu chaud comme une âme aimée et disparue, colonne vertébrale dans un monde où il dut reconstruire une nouvelle vie, devenant étranger alors qu'il était fils de sa Terre, devenant obscur alors qu'il côtoyait la puissance et la reconnaissance sur les bords du canal de Suez. Reconstruire une nouvelle vie sous le ciel souvent gris du Sud-Ouest alors que la chaleur, la

lumière et les rues ombragées d'arcades découpées de Port-Saïd étaient son horizon.

Ce soir Paris a l'air enrhumé, le teint gris et l'humidité omniprésente. Il fait chaud chez lui, trop chaud.

Le soir, pour seul repas, depuis plus d'un demi-siècle, il prend du thé. Du thé bouillant sans aucun autre arôme que celui du thé. Il l'accompagne d'un peu de fromage grec et de quelques grains de raisin. Un thé bouillant qui se boit sans attendre, en aspirant de l'air en même temps que le liquide pour apaiser ce qui, pour un novice, pourrait conduire à l'inévitable brûlure de la langue. Ce rite quotidien s'exécute avec une sonorité buccale appuyée : d'abord une aspiration bruyante, puis après avoir ingurgité la boisson la plus populaire d'Égypte, une expiration marquée pour dégager toute la chaleur superflue.

Et ainsi, chaque soir vers les 18 h 30, comme une prière à cette époque où le thé rassemblait ce qu'il comptait d'amour.

Il me dit que sa fin est proche. Il me dit qu'il la souhaite. Il me dit que son exil ne fut supportable que grâce à son épouse : son rire, son sourire, son optimisme, son fatalisme aussi. Il me dit que depuis sa mort, le poids est trop lourd, si lourd, que, comme pour Aragon, « le temps déborde ».

Le soir tombé, des images lui reviennent, nettes, précises, vivantes, de sa vie bruyante et puis d'Elle, comme des lames qui découperaient encore et toujours la même blessure.

Ses yeux alors se ferment, par pudeur. Sa respiration se saccade. Je devine ses larmes. Il les garde pour lui. Sa vie intérieure n'a jamais su s'exprimer au grand jour. Je sais pourtant, aujourd'hui, que cette retenue d'un autre temps est d'un autre temps. Je crois qu'il le sait aussi. Il ouvre ses yeux. Les larmes débordent. Il ne les cache plus.

Il me dit qu'il veut me dire tout cela.

Il me dit qu'il aime l'idée de finir sa vie sur ces mots.